

Brèves littéraires

Brèves

Images moites

Dominique Gaucher

Volume 8, numéro 3-4, printemps–été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6074ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaucher, D. (1993). Images moites. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 44–48.

DOMINIQUE GAUCHER

Images moites

Le désir. Encore lui, qui frappe à ma porte sans prévenir. Pourtant, j'aurais voulu que la vie soit un douillet tissu de sentiments que ne ravagerait plus, sur son passage, cette faim sauvage.

Et pourquoi Julien quitte-t-il son rôle de jeune homme inaccessible ? Pourquoi passe-t-il devant moi en léotard de cycliste, à l'improviste et furtivement, sans réaliser qu'avec candeur, il offre au regard son ventre plat, sa taille étroite, ses fesses rebondies et ses cuisses d'homme-grenouille, dans le lycra noir ? Ça a duré l'espace d'un éclair. Je n'ai pas eu le temps de tout voir... je suis restée là, abêtie, coupable d'avoir vu avec plaisir, d'avoir voulu voir davantage, confuse de désirer un si jeune homme.

Il n'y a pas si longtemps, c'était moi, la jeune.

Il a l'âge que j'avais, justement, quand j'ai été dévastée. La passion m'avait prise de court, puis prise tout court. Et il était parti. Quelque chose s'était brisé alors. Comment peut-on tout perdre quand on a tout donné ? Il m'avait fait entrevoir l'amour et me l'avait enlevé. Depuis, j'essaie de croire que l'humanité tout entière

n'est pas occupée à un ravage perpétuel. Repartir à zéro, doucement. Éviter le désir et la passion.

Mais aujourd'hui, Julien a brisé ma résistance. Seulement avec un sourire, les yeux pudiquement baissés, avant de sortir. Il m'a livré ce qui manquait, le cœur qui donne de l'âme à l'animal : l'intimité avec lui-même, une banque pleine d'affection accumulée pour entourer celle qu'il aimera. Parce qu'il aimera certainement, il ne pourra faire autrement. Aimer comme on aime en famille, aimer sans se déchirer intérieurement. Et moi qui veux tellement y croire, à l'humanité, à la douceur, aux nuances de la tendresse, croire à autre chose qu'à la passion et au dérèglement des sens !

Alors, j'ai fermé les yeux.

Sous sa main, les sensations se font iridescentes depuis mon clitoris, comme une envie d'uriner agréable que je retiendrais juste assez pour qu'elle frôle l'intolérable, et qui se répandrait vers le haut de mon corps en élargissant son spectre, remontant vers le cœur, vers la tête qui résistent, pour finir par me tirer des larmes de bonheur.

Et puis sa main glisse sur ma fesse, ma cuisse, méthodiquement, pour ne rien oublier. D'une main, j'enserme son pénis et le masse. De l'autre, je joue de la harpe sur ma vulve toute glissante, faisant rebondir doucement mes petites lèvres entre mes doigts, comme des ailes de papillon rendues grosses de désir. Chaque face a des sensations particulières, la lèvre gauche plus excitable que la droite, surtout à l'extérieur, dans le creux

du repli vers la grande lèvre. Endroit de prédilection qu'il faut quitter pour mieux y revenir et le caresser avec attention, dessinant un croissant légèrement arrondi, pour ne rien rater de son contour. Imaginer la couleur qu'elles prennent, de rose à rouge, et cette petite teinte bleutée qui trahit leur excitation. Se souvenir de leur goût mouillé, un peu acide, un peu fromagé, étrangement parfumé certains jours, jusqu'à sentir la bouffée de l'odeur monter jusqu'au nez pour enivrer davantage.

Et sa bouche ! Celle par où passe maintenant ce sourire qui joint l'amour du cœur au bonheur du corps... Julien me sourit à ne pas le croire, à moitié là, à moitié abandonné, les yeux et tout le visage souriants, avec sa langue, qui fouille langoureusement ma bouche. Quelque part en lui, le petit garçon qui survit en secret danse avec l'homme qu'il est devenu, et qu'il devient encore davantage à me rencontrer comme femme. Je sens cette danse unifiante, au creux de son ventre, qui se déploie dans son bassin et le fait se tournoyer dans tous les sens, lentement, avec nonchalance, pour essayer encore une fois la vie, le goût du risque, le saut dans l'inconnu, mais oui, mais oui, j'aime ça, encore un peu... merci d'être en vie !

Quand je n'en peux plus de l'attendre, il entre en moi. La chair délicate de son pénis me frôle, et il me semble que son membre est fait maintenant du même tissu rouge et glissant que mes muqueuses vaginales. Je ne sais plus qui est qui, comme si je pouvais à la fois être cet instrument magnifique et la paroi qui l'englobe. Et puis de nouveau la différence se crée, soie glissant sur

velours mouillé... Je veux que chaque millimètre de mon intérieur soit en contact avec lui; je le retourne sur le dos, mes bras allongés serrent son corps, ses hanches, mes mains s'accrochent à ses cuisses. Mes jambes retombent de chaque côté de lui, j'arrondis le dos, remonte et bascule le bassin pour laisser son gland frayer avec mon vagin, et mon clitoris qu'il touche à peine. Puis j'arque le dos et relève les fesses pour enfoncer son sexe en moi, et resserre le vagin pour que le pénis y glisse bien droit et que la pose donne à Julien, en plus du plaisir qu'il a déjà, celui des yeux. Et mes mamelons effleurent les siens, légers éclairs de tendresse qui montent et tirent les larmes. À chaque allée et venue, je l'étreins davantage, encore et encore sans qu'il ne m'échappe, plongeant comme un oiseau de proie pour que mes lèvres aspirent aussi sa langue, dans le même mouvement.

Julien est près de sombrer et, s'il perdait contact avec ses sentiments, il glisserait sans moi dans le pays des délices. Mais voilà qu'il nous fait doucement pivoter et qu'il reprend le contrôle de la danse, d'abord lentement, puis raccourcissant le rythme de ses allées et venues. Son bassin, son sexe qui tournent de plus en plus me labourent le col. Il me cloue les bras au lit pour que je ne sois pas affolée du mouvement frénétique qui s'empare de moi, et pour ne pas m'échapper quand mon corps se cabre enfin... le spasme utérin me secoue, irradie la colonne vertébrale tout entière, étirant le corps et propulsant la jouissance jusqu'au cerveau, cosmos criblé d'étoiles après le big bang...

Sûr de mon plaisir, Julien se dresse à bout de bras et me goûte de son sexe avec une minutie éperdue jusqu'à ce que, renvoyant la tête en arrière, le visage déshabité de celui qui est tout occupé à son feu intérieur, il s'immobilise comme un sphinx. Retenant mon souffle, je sens se dérouler trois fois contre la peau fine de nos parois la coulée de sa jouissance, comme des amoureux longeant de part et d'autre un mur, avant qu'il ne déferle en moi et ne me brûle le col d'éclaboussures drues. La puissance du tir et la fluidité du don pulvérisent les frontières : je salive pour prolonger le jet de sperme dans ma bouche, jusqu'à mes yeux, qui s'ouvrent avant les siens pour rassembler l'âme qu'il vient d'éparpiller.

Il peut ensuite ouvrir les yeux, sachant qu'aussi sûrement qu'il m'a conduite à l'intérieur de moi-même jusqu'à en oublier mon nom, aussi sûrement mon corps a été la demeure où il a, un instant, oublié son existence. Nous avons quitté ensemble le terrain des certitudes, et dans cet abîme où la vie n'a plus de nom, où quelqu'un d'autre doit nous tenir pour qu'on ne se dissolve pas, nous avons été l'un pour l'autre le rivage qui contient l'océan. Aussi sûrement qu'il m'a ainsi possédée, Julien, l'espace d'un instant, m'a appartenu.

Le bruit de la clé dans la serrure. Julien a fini sa promenade à vélo.

— Ah ! tu écris. Je ne te dérangerai pas.